



Maquette géante du village américain de Bonanza sous laquelle cinq écrans décortiquent le quotidien des habitants. PHOTO CAROLINE OOMS, ACADEMIE ANDERLECHT

Performance — Montré à Bruxelles, le documentaire «Bonanza», fait écho à la problématique belge.

Eloge de la cohabitation

Kunstenfestivaldesarts
A Bruxelles, jusqu'au 31 mai.
Rens.: (00) 32 (0) 70 222 099.
www.kfda.be

Face au public étagé, l'immense maquette inclinée (sept mètres sur trois) d'un hameau, sous laquelle ont été frontalement disposés cinq grands écrans qui vont disséquer le quotidien des villageois, entre tondeuse à gazon, méditation et peinture à l'eau. Bonanza est, officiellement, la plus petite ville de l'Etat du Colorado. Sept personnes, dont deux couples, vivent à plein temps dans ce qui pourrait symboliser un petit paradis terrestre, imperméable aux nuisances et vicissitudes contemporaines. Pourtant, à mesure que le film décline sa partition chorale, une autre réalité transparait: au mieux, tout ce microcosme s'ignore; au pire, il se jalouse et se déteste. Présenté le week-end dernier,

à Bruxelles, dans le cadre du Kunstenfestivaldesarts, «Bonanza», à la fois performance et documentaire, est, après Jérusalem (2003) et Igqualuit (2005) — la capitale inuit au Canada —, le troisième volet de la série *Holocène*, imaginée par un trio artistique d'Amers dénommé Berlin, qui souhaite «offrir de chaque ville l'image la plus fidèle d'une réalité spécifique»; ajoutant: «Si les problématiques diffèrent, le conflit représente la constante.»

« Le Kunst fait partie de ces rares moments où le dialogue [entre Wallons et Flamands] existe vraiment. »

Les organisateurs du festival

Ici, la démonstration est à la fois minutieuse et édifiante. Or, quel autre endroit qu'un festival belge réputé pour sa sagacité saurait mieux aborder ce type de questions, autour de la cohabitation communautaire et des doutes, espoirs et incom-

préhensions, qu'elle génère? Avec son nom symétrique, qui commence en flamand et finit en français, le Kunstenfestivaldesarts est né à Bruxelles en 1994. Très vite, sous l'impulsion de sa directrice, Frye Leysen, il a acquis une crédibilité internationale jamais démentie, en mêlant les propositions aventureuses, où théâtre, danse, vidéo, expos et performances partagent un désir commun d'aller de l'avant. Depuis l'an dernier, une nouvelle équipe dirigeante a succédé à Frye Leysen, avec Christophe Slagmuylder, 41 ans, et Roger Christmann, 36 ans, respectivement à la tête de la

partie artistique et administrative. L'un vient de la communauté francophone, l'autre, flamande. Les deux parlent toutefois le même langage culturel, fondé, à l'image de leur manifestation, sur un dialogue fertile et équitable, soucieux de

faire évoluer les mentalités dans un pays régulièrement secoué par les dissensions. Explications concertées des deux organisateurs.

Comment résumeriez-vous votre feuille de route?

Nous avons hérité d'un festival qui n'est ni moribond, ni ennuyeux et ne sommes donc pas dans la contrainte de devoir réinventer quelque chose. Nous présentons des projets belges et internationaux d'artistes contemporains venant aussi bien de Chine que d'Amérique du Sud ou de Nouvelle-Zélande. Puisque l'action du festival est par définition concentrée dans le temps et dans l'espace, cela nous incite à chercher des résonances, à imaginer des échos, des trajets où la notion de création demeure essentielle: sur trente spectacles cette année, la moitié en sont, et nous les soutenons sur le plan financier, logistique. C'est important d'avoir de grandes figures du théâtre international, comme Heiner Goebbels, mais

notre priorité demeure la plus jeune génération, disons les 30-40 ans, car nous ne sommes pas non plus destinés aux débutants.

Un festival qui ne dure que trois semaines peut-il sérieusement ambitionner d'être le dialogue entre les communautés?

Oui et non. Le festival est la partie visible de notre action. Mais depuis trois ou quatre ans, nous cherchons de plus en plus à servir de pont entre les institutions des deux communautés. Puisqu'il n'existe aucune politique culturelle cohérente pour cette ville, tentons de la créer. Le Kunst fait partie de ces rares moments où le dialogue existe vraiment. Il y règne une ambiance particulière. Les salles mélangent les deux publics et tous les spectacles sont sous-titrés.

La sphère artistique n'a-t-elle pas, a priori, une longueur d'avance?

Sur la classe politique, au moins, c'est indéniable. Il n'est

pas inutile de savoir que le pouvoir belge est régi par des provinciaux qui, au départ, sont en général résolument flamands ou wallons. Il n'existe pour ainsi dire aucun élu de premier plan originaire de Bruxelles, ville profondément cosmopolite où une grande ouverture d'esprit prévaut.

La tonalité 2008 des spectacles n'incite pas à l'hilarité...

La dominante est effectivement sombre. Qu'il s'agisse de pays, planète ou civilisation, l'idée de fin est très présente. Ce n'est sans doute pas innocent de commencer le festival par un spectacle de Kris Verdonck qui s'appelle *End*. Mais beaucoup des projets retenus se caractérisent aussi par leur caractère ambitieux, au bon sens du terme. Et on observe une magnifique énergie qui se dégage de la danse, aussi bien chez Bruno Beltrao que chez Thomas Hauert, qui ira ensuite au Festival d'automne.

Recueilli par **GILLES RENAULT**
(envoyé spécial à Bruxelles)